

L'œuvre de Jean Ray

Jacques Van Herp

Jean Ray connu, de son vivant, cette rare faveur pour un écrivain : devenir lui-même sujet de récits fantastiques. Trois textes au moins sont indéniables : *Iblis ou la rencontre avec le Mauvais Ange* d'Alice Sauton, *Les Spectres d'Atlantis* d'Henri Vernes, et *Au cimetière de Bernkatel* de Thomas Owen. Cette faveur que Jean Ray partage avec Lovecraft et Robert Bloch, parmi les contemporains, il les doit sans doute aux mystères de sa vie, mais bien plus encore à la qualité de son œuvre et aux résonnances qu'elle éveille.

Cette œuvre connue également un destin remarquable, si l'on songe à cette carrière en dents de scie.

On connaît trop le cas de l'écrivain sacré grand auteur par ses pairs sur la foi d'un premier livre, et qui retourne à l'oubli. Qui feuillette la liste des prix littéraires de ces cinquante dernières années s'effraye du passage de tant de météores.

Mais qu'un auteur après une apparition fracassante retourne au silence, revienne, disparaisse encore, et chaque fois reconquiert un public nouveau, voilà qui sort tout à fait du commun.

Les débuts

« Le tout premier conte, je l'ai écrit vers la vingtième année. C'était d'ailleurs celui que j'ai envoyé à André Theuriot : Le Diable est venu me chercher à bord. Theuriot m'a presque répondu sur-le-champ ; « Si vous passez à Paris, venez me voir... il faut continuer... » Mais je devais partir pour Hambourg. Quand je suis revenu, un an après, Theuriot venait de mourir.. J'ai peut-être repris le sujet dans un John Flanders flamand. Mais je ne m'en souviens pas. J'en ai tant écrit... »

La mémoire de Jean Ray le trompait. Ce conte a probablement inspiré une nouvelle parue dans le H.D. n° 136 : *La nuit de Barcelone...* Barcelone où il pleut autant qu'à Londres :

« Nous arrivâmes à Barcelone par une pluie d'enfer et nous nous mîmes au quai dans le vieux port.

Vous connaissez ce sinistre endroit marin.

Des quais en bois pourris dévorés par le taret et blindés d'interminables générations de mollusques, des darses envasées où dorment des tartanes centenaires qui ne prendront plus le grand large, et quelques felouques que le dernier équipage déserta il y a plus d'un siècle. »

Jean Ray rationalisa ici l'aventure, il la restitue fantastique dans *Ombre d'escale* (CB 3/64).

Ne comptons pour rien sa collaboration aux diverses revues locales, dont il rime les couplets en français, notons qu'il essaye sa plume dans les deux langues, et qu'il cherche toujours la voie. Et venons-en à son premier ouvrage.

Terre d'aventures

Cet ouvrage est signalé comme épuisé dans toutes les œuvres ultérieures de Jean Ray jusqu'au *Livre des Fantômes*. Et on se pose bien des questions à propos de cet ouvrage introuvable, dont aucune trace ne figure dans les bibliothèques ou les bibliographies. Remarquons que le cas n'est pas isolé. Il en va de même pour *Les Aventures d'Isidore Maldent* signées Tnadld et publiées chez Dentu, pour *Le Rour* de Souvestre et Allain, et même pour un des premiers ouvrages de G. Clémenceau.

D'après Jean Ray l'ouvrage aurait paru en 1906-08, édité par une petite maison comme Dentu. L'ouvrage était signé Jean Ray, mais le premier titre aurait été *L'Aventure étriquée*. C'était du reste moins un roman qu'une longue nouvelle. En voici le sujet :

« Nous sommes dans le magasin d'un antiquaire. Au milieu du bric-à-brac trône un petit tableau de l'école lombarde. Au premier plan, une pièce d'eau, derrière des jardins menant à un château à la porte close. Selon les caractères de l'école, le tableau est empli de personnages minuscules, devisant, se promenant, regardant les reflets de l'eau. Le petit commis de l'antiquaire, un gamin de quinze, seize ans, voue une prédilection toute particulière à cette œuvre. Il ne se lasse pas de la contempler et se fait, pour cela, souvent rabrouer par son patron. Un jour le gamin disparaît. L'antiquaire n'y attache guère d'importance. Après tout ce n'est pas une perte... Plus tard, l'antiquaire déplace le tableau, le porte en pleine lumière. A sa grande stupeur, il y découvre un personnage qui n'y figurait pas avant. Ce nouveau personnage est apparu près de la pièce d'eau, il s'éloigne, se dirigeant vers le château. Sans doute est-ce une illusion de ses sens, il y a si longtemps qu'il n'a plus regardé le tableau. A quelques jours de là, l'antiquaire reprend le tableau, il éprouve un choc : le personnage n'est plus à sa place, il s'est rapproché du château. Bien plus, alors qu'il était certain de l'avoir vu de dos, le voici qui se présente de profil. Son costume est du reste assez particulier, tout différent de celui des autres personnages. L'antiquaire s'arme d'une loupe et l'examine. Pas d'erreur, ce visage terrifié est celui de son commis! L'antiquaire, empreint d'une frayeur atroce, rejette le tableau. Mais il ne peut s'empêcher les jours suivants de le reprendre, de l'étudier de plus en plus attentivement. Le visage du commis est de plus en plus terrifié à mesure qu'il s'approche du château. Il semble qu'il soit poussé par une force plus puissante que sa volonté, qu'un destin abominable l'attende et qu'il le sache.

Le commis approche... approche... il gravit les marches du perron... la porte s'ouvre... Il pénètre dans le château... La porte se referme... Et maintenant le tableau a retrouvé son aspect primitif. Mais une flaque de sang a coulé sous la porte jusque sur les marches... »

Pour les sceptiques, Jean Ray ne s'est pas souvenu, mais a inventé ce récit. Ce qui serait déjà un exploit. Ils peuvent s'appuyer sur un Harry Dickson *Les Tableaux hantés*, où, de même, des personnages se déplacent sur un tableau de l'école lombarde, mais par grattages et retouches successives. Encore que Jean Ray ne se soit jamais fait faute de reprendre et de rapetasser d'anciens textes, il est plus dans sa manière de rationaliser au besoin, pour satisfaire une commande, un ancien texte fantastique que de prendre la démarche inverse. De plus ce résumé porte nettement la date de son époque, c'est le fantastique « fin de siècle » que l'on retrouve dans les écrits de Henri de Régnier et dans les pages du *Mercur de France*.

Ajoutons ceci : dans le n° 10 de *Je sais tout* du 15 novembre 1905, Félix Duquesnel signe un article : *Les chefs-d'œuvre du mauvais goût*. Page 414, entre autres tableaux, il présente une œuvre qu'il intitule *Que s'est-il passé?* par X (le tableau est en fait signé M.KSC) et l'accompagne du commentaire :

« Telle est l'angoissante question qui se pose à la vue du sang s'écoulant de dessous le rideau. »

Il s'agit d'un rideau tiré, fermant un escalier de marches basses, et le sang commence à couler sur les marches.

Je suis donc porté à croire que Jean Ray écrivit à l'époque le conte en question. Était-ce *Terre d'aventures*? Il a pu fabuler dans le domaine biographique, mais il ne le fit jamais dans le domaine de sa création littéraire, si parfois sa mémoire le trahissait.

Et il y a ce propos de Jean Ray racontant la présence à Gand d'un exemplaire de cet autre livre mythique : *La vie extraordinaire de Jean Ray* par Rosa Richter. Après l'enterrement de Jean Ray, je me suis rendu chez le libraire en question. Il se souvenait fort bien de ce livre qui avait été en sa possession une vingtaine de minutes, et qui avait disparu, vendu à on ne savait qui. Mais ce n'était pas le Rosa Richter. C'était *Terre d'Aventures*.

Le chemin du songe

Dans une étude sur Paul Kennis, publiée dans le bulletin du Davidsfonds, j'ai relevé qu'en 1914 il donna, au Grand Guignol, une pièce *Le Chemin du songe* d'après un conte de Jean Ray. Je lui ai immédiatement écrit, et je reçus les lignes suivantes :

« Le Chemin du songe, comme c'est loin! Mais je m'en souviens vaguement : Paul Kennis et moi, nous étions étudiants à cette époque, et un beau jour il s'en alla vivre à Paris à la façon de Mürger. Il emportait quelques-uns de mes contes fantastiques, e.a. *Le Chemin du songe* (dont je ne me rappelle presque plus rien). Il en tira un acte qu'il présenta au Gr. Guignol, mais je n'ose dire qu'il fut représenté. J'en doute même... Paul Kennis retourna bientôt en Belgique et se fit un certain nom dans les lettres flamandes. Moi, je le perdus de vue... Et voilà... »

Le 29 octobre 1960.

Les Contes du whisky

Les *Contes du Whisky* parurent en 1925 à La Renaissance du Livre à Bruxelles. A l'exception de trois contes : *La Fenêtre aux monstres*, *La Bonne action* et *Le Tableau*, tous avaient paru auparavant dans *L'Ami du livre*, *Ciné*, le *Journal de Gand* et *Le Mercur de Flandres*.

C'est là qu'André de Lorde puisera *Irish Whisky* pour son anthologie *Les Maîtres de la peur*, sortie en 1927 chez Delagrave, et où il dit de l'auteur :

« Il publie en 1925 Les Contes du whisky dont la puissance et l'originalité suffisent à lui assurer un rang enviable parmi les écrivains du « genre terrifiant ».

Il n'est pas le seul à remarquer ce nouvel auteur. Gérard Harry, dans *Le Figaro*, salue « Un Edgard Poë belge ». *L'Ami du Livre* de la même année signale l'ouvrage parmi les œuvres marquantes de la saison littéraire :

« Parmi les romanciers nouveaux (...) il semble qu'à des titres divers il faille faire confiance à MM. Henri Naus, Jean Ray et Édouard Ewbank.

Les Contes du whisky dans une note brutale mais non pas vulgaire, exploitent le lyrisme latent des bas-fonds où règnent la misère, l'alcool et le crime. M. J. Ray s'est créé une écriture elliptique, brusque et violemment expressive. Il vous fait le mieux du monde passer sur la peau le frisson de la peur, et cela avec des moyens d'une parfaite correction littéraire. Pierre Mac Orlan, semble-t-il, a passé par là, mais avant lui sans doute les Anglais, et on lui saura gré d'adapter à notre intention un dosage d'humour et de pathétique, de fantastique et d'ironie d'un goût assez inédit en français. »

P. O. Graillet, *L'Ami du lettré*, 1926.

Les critiques ne furent pas seuls à le remarquer, les auteurs firent de même, au point de l'imiter. Comme en font foi *Cocktails après minuit*, roman fantastique de Jacques Lombard, Lemerre 1929 :

« Minuit.

Au loin sur la mer grise, les sirènes des bateaux emplissaient la brume de leurs grandes prières (...)

Le brouillard... une rue dans le vieux Dieppe où les Anglais, pendant les nuits d'hiver, vendent du whisky en contrebande...

Une porte dont les volets abritent des lueurs rousses. J'ai poussé la porte (...)

Entre les flacons multicolores alignés comme des soldats à la parade, des drapeaux, en papier de soie, ont frissonné (...)

Un dormeur (...) en maugréant s'est éveillé. Il a fait un signe : aussitôt, avec des gestes rituels, le barman, impassible fantôme blanc, s'est empressé. (...)

J'ai dit : « Donnez-moi un Cocktail du Diable » (...) Les matelots à mi-voix et comptant sur leurs doigts, ont continué leurs partages laborieux. »

Et Rémi Renard a fait part de l'influence qu'exerça l'auteur sur une certaine jeunesse de l'époque.

C'est que les Contes apportaient un son neuf. Jean Ray s'y révèle déjà avec tout son talent descriptif. On trouve l'odeur du brouillard, des chambres moisies, les reflets luisants de l'eau du canal, des darses désertes battues par le vent, le claquement des pas dans les rues pluvieuses des jours de dèche, les sirènes hurlant dans la brume lointaine, le halo d'or des réverbères, les tavernes capitonnées de chaleur tiède.

Dans ce décor de vieux ports hanséatiques, dans l'ombre étroite des rues à pignons, passent des matelots ivres, des prostituées, d'étranges Orientaux aux étranges pouvoirs, des vieillards rapaces et des usuriers.

Les portes des bouges, soudain ouvertes, laissent fuir dans la nuit ceux qui partent avec des regards hallucinés, car, dans cet univers, la peur et l'intuition sont les seuls guides, la raison n'est qu'un débile instrument, plus propre à perdre qu'à sauver. C'est l'univers des choses qui tirent vengeance et s'animent dans la nuit : une horloge, un tableau, une statuette, une bague, une main coupée.

Seulement Jean Ray débutant a reculé devant l'évocation entière et sans subterfuge de ce qui sera son univers. Il cherche encore sa voie. *Irish whisky* est une parfaite réussite fantastique; les autres textes pour la plupart ne sont que des esquisses, des brouillons annonçant les œuvres de la maturité : *Entre deux verres* enfantera plus tard *L'Homme qui osa*.

On sent trop que l'auteur se méfie, qu'il n'ose livrer tout crûment le fantastique à son public, qu'il recherche le biais et la caution de l'hallucination

et de la folie, parfois magistralement (*La fenêtre aux monstres*). Et de fait, sur vingt-sept contes, onze seulement relèvent du fantastique, et les trois quarts s'emplissent d'une poésie des bas-fonds et des bouges. Celle-là même qui frappa les critiques.

Pierre Goemaere lui ouvre les portes de la *Revue Belge* le 1^{er} avril 1925 :

« Dans quelques mois, notre compatriote M. Jean Ray, qui vient de se signaler à l'attention du public lettré par ce livre d'une étrange puissance : Les Contes du Whisky, publiera une nouvelle œuvre : La Rum-Row : les Histoires de l'Avenue du Rhum. La Rum-Row (...) se situe en plein Atlantique, à une quinzaine de milles des eaux territoriales des États-Unis, au large de Long-Island. Les steamers chargés d'alcool à destination des États-Unis attendent là, narguant les vedettes de l'Union. Par les nuits de brume, les rapides bateaux des contrebandiers ou bootleggers, viennent prendre livraison des caisses et des barils, et tentent de se glisser, à travers la flotte des navires de surveillance, vers les côtes américaines... C'est d'une longue période vécue parmi les fraudeurs de la Rum-Row que M. Jean Ray a rapporté ces nouveaux récits, dont il détache à l'intention des lecteurs de la *Revue Belge*, la nouvelle qu'on va lire. (...) »

Ajoutons que M. Jean Ray, écrivain-navigateur s'il en fut, s'appête une nouvelle fois, à prendre la mer. Amant des brumes nordiques, il s'en ira, sur un morutier, vers ces lointaines pêcheries d'Islande. »

Jean Ray n'a jamais rechigné à se célébrer lui-même, aussi pouvons nous le créditer de ce texte. La nouvelle sera suivie le 15 juillet de *Une histoire de la Rum-Row* qui deviendra *L'assomption de Septimus Kamin* dans les *Derniers contes*. Il continue dans cette veine, tant dans la *Revue Belge* que dans *l'Ami du Livre* avec *La Danse de Salomé*, *La plus belle petite fille du monde*, qui deviendront les Histoires de la Rum-Row des *Derniers Contes de Canterbury*, avec également *Berliner luft* qui, pour des raisons de censure, deviendra plus tard *Irish Stew*, car nettement inspiré de l'affaire Harrmann qui éclata fin 1924. Il s'agissait d'un boucher de Hanovre qui, non content de violer des adolescents et des jeunes garçons, leur tranchait la gorge avec les dents, puis les débitait en morceaux. Et, bien que la preuve fit défaut, il est admis qu'il vendit de la chair humaine à sa clientèle*.

Jean Ray continue sur sa lancée, il est un auteur réaliste, un peintre des ports, à la manière de Pierre Mac Orlan dont on l'a justement rapproché.

Mais il donne également dans « L'Ami du lettré » en février 1925 *Le Uhu*, alors que c'est seulement en février 1928 que Lovecraft publiera dans *Weird Tales* *The Call of Cthulhu* écrit en 1926.

Puis Jean Ray disparaît. Il refait surface en mai 1929 dans la *Revue Belge* avec *Le Dernier voyageur* signé John Flanders.

L'auteur bicéphale était né, Jean Ray / John Flanders, sous la pression des faits. Jean Ray avait eu maille à partir avec la justice. Ce n'était pas fort bien vu à l'époque. Et Jean Ray ne se vit tendre la main que par Pierre Goemaere, par Maurice Renard, et plus tard par le père Daniel d'Averbode.

Tout ce qui paraît désormais dans la *Revue Belge* sera signé John Flanders, c'est-à-dire *Le Psautier de Mayence*; *Dürer, l'idiot*; *Je n'ai même pas vu son visage* qui devint *Quand le Christ marcha sur la mer*.

Jean Ray allait mesurer sa défaveur en 1932 lors de la parution de son nouveau recueil.

La Croisière des Ombres

Publiée aux Éditions de Belgique, *La Croisière* fut un four, pas un article, quasi pas de vente. Et durant la guerre j'ai vu un regrattier en déverser une centaine d'exemplaires à même le sol boueux de la Place du Jeu de balle, les offrant au prix du papier.

* Encore que J. R. l'ait écrit en 1919!

Il fallait vraiment que Jean Ray fût marqué d'infamie pour qu'on fit le silence sur ce livre, un de ses trois plus grands, avec *Malpertuis* et *les Derniers Contes de Canterbury*. Livre au destin maudit car plus jamais il ne fut réédité, et Jean Ray lui-même en a dispersé les nouvelles à travers divers recueils.

On y trouvait : *La présence horrifiante*, *Le Bout de la rue*, *Dürer l'idiot*, *Mondschein-Dampfer*, *La Ruelle ténébreuse*, *Le Psautier de Mayence*. C'est-à-dire trois au moins de ses plus grands contes, encore que le *Psautier* s'inspire quelque peu des *Spectres-Pirates* de Hodgson, publié quelques années plus tôt par la *Revue-Belge*. Mais d'un simple fantastique d'aventure, Jean Ray fit un court récit tout plein de poésie cosmique et où les fondements mêmes de l'univers chancellent.

Les autres textes ne sont pas négligeables : *Mondschein-Dampfer* renouvelle le pacte diabolique tout en nous présentant un document sur l'Allemagne des années folles. *Le dernier voyageur* met en scène, pour la première fois, la mort personnalisée, *La Présence horrifiante* annonce le néo-fantastique avec sa hantise dont nous ignorons tout : le motif, les buts, l'origine. Et puis il y a *Dürer l'idiot*, le journaliste hableur, envoûtant les jeunes femmes par ses mensonges, et que l'enfer punira en l'aveuglant. On y trouve sans cesse des fragments illustrant la concision dont Jean Ray sait parfois faire montre, et qui le poussera plus tard à ne plus multiplier que des contes brefs. Ici en voici un ultra-bref :

« Tu te rappelles Crabb (...) il était correspondant à L'Empress au moment où Stevens, le chef de l'information, devint fou. Il reçut de celui-ci la mission d'aller « faire un papier » sur l'enfer.

Crabb partit et revint au bout de deux ans, méconnaissable, un masque de gorgone sur la face, il prétendait avoir accompli sa mission. »

Cet échec tuera Jean Ray pendant des années. Son nom disparaît, il n'y a plus que John Flanders, écrivant dès 1931 pour la bonne presse de l'abbaye d'Averbode, devenant un des piliers des *Presto-films* et des *Vlaamsche-Filmkens*, n'ayant rien perdu de ses qualités d'écrivain, mais emprisonné dans le carcan d'auteur pour enfants, devant livrer des récits aseptisés, moraux, exemplaires et édifiants... Encore qu'il se permit d'étranges libertés. Et dès 1933 il y eut l'anonyme qui rédige les *Harry Dickson* et y disperse des trésors d'imagination. Puis, en 1936, le rédacteur en chef de *Bravo*, paraissant d'abord en néerlandais, puis s'adjoignant l'édition française, et remplissant à lui seul les deux tiers d'un hebdomadaire de seize pages : assurant le conte et le roman, les pages didactiques et les jeux, et de surcroît scénariste de B. D. Ajoutons que depuis novembre 1934 il est rédacteur à *De Dag*.

Pendant ces années Jean Ray laissa tomber la plume. Les textes inachevés trouvés dans ses manuscrits semblent tous dater de cette époque (à une exception : *Le Dossier Craenhals*), soit qu'ils furent écrits à la plume dans de vieux cahiers d'écolier, ou recopiés par une machine dont les caractères n'étaient pas encore usés à force de service.

Ces textes divers *Les sept châteaux du roi de la mer* ou *Höllische Kleinstadt*, *La Nuit marche à quatre pattes*, ne seront pas repris ultérieurement, à la différence d'un texte maritime abandonné en pleine action qui, en 1944, deviendra *Les Crimes de l'Arc-en-ciel* (in *Almanach du Paysan* 1944. Édité par le C.N.A.N. Corporation Nationale de l'Agriculture et Alimentation). Mais ce titre ne cache finalement que la réalité d'un très banal roman d'aventures. Visiblement, Jean Ray reprit en toute hâte un brouillon ancien, et le termina avec métier certes mais sans réelle conviction.

La Grande époque 1942-1947

Jean Ray allait ressusciter en 1942, fondant avec S. A. Steeman, Jules Stéphane, Thomas Owen et quelques autres, les Auteurs Associés, à l'imitation des United Artists d'Hollywood. En plus de ses droits, chaque auteur y touchait un pourcentage des bénéfices. L'époque se prêtait à pareille tentative : les

barrières dressées par l'occupant arrêtaient une grande partie des ouvrages français, et un éditeur belge pouvait espérer vivre du seul marché intérieur.

Alors, coup sur coup, en quatre ou cinq ans, allait être révélé le meilleur de l'œuvre de Jean Ray : *Le grand Nocturne* 1942, *Les Cercles de l'Épouvante* 1943, *Malpertuis* 1943, *La Cité de l'indicible Peur* 1943, *Les derniers Contes de Canterbury* 1944, *Le Livre des Fantômes* 1947. Plus jamais il ne connaîtrait pareille période faste. Pour honorables qu'elles furent, les œuvres ultérieures ne pourront jamais rivaliser avec celles-ci. Encore que *St Judas*, peut-être, eût pu soutenir la comparaison avec *Malpertuis*.

Le Grand Nocturne

Ce recueil allait secouer le public belge. Tout d'abord on en parla dans les journaux et les hebdomadaires. Par la force des choses (il fallait remplir des colonnes de « papiers » anodins, jamais il ne se publia autant de critiques théâtrales, cinématographiques ou littéraires qu'alors).

A l'envi on proclama que la Belgique possédait un grand auteur fantastique. On voulut le lire, et ses ouvrages s'enlevèrent, coup sur coup, avec le même intérêt. La dureté des temps y était sans doute pour quelque chose, le désir d'échapper à la réalité grise et menaçante, ce qui, en France allait faire le succès des *Visiteurs du Soir*, de Barjavel et d'autres.

Mais cela n'aurait pas suffi si, instinctivement, le public n'avait senti, confusément sans doute, qu'il y avait là, offert, le trousseau de clés ouvrant sur d'autres réalités. Plus tard, dans *Fiction* n° 18, A. Dorémieux écrivait :

« Il n'y a que Lovecraft qui vous donne pareille sensation de démesure, qui vous communique à ce point le vertige. »

Avec le recul du temps, et la documentation nouvelle, il est permis de mieux saisir la manière de travailler de l'auteur. On trouve sept textes, deux repris de *La Croisière des ombres* : *La Ruelle* et *Le Psautier*, deux avaient déjà paru dans la *Revue Belge* : *Le Fantôme dans la Cale* et *Je n'ai même pas vu son visage* rebaptisé *Quand le Christ marcha sur la mer*, et qui, tous deux, n'ont rien de fantastique, puis *La Scolopendre*, publié déjà en 1932, par les soins de T. Owen, dans *La Parole universitaire*.

Deux textes sont originaux : *Le Grand Nocturne* et *les Sept Châteaux du Roi de la Mer* (ce qui rappelle fort *Le roi de Bohême et ses sept châteaux...*)

Le Grand Nocturne est une longue nouvelle, dont l'action obscure et floue, mais d'une obscurité volontaire, se développe dans une zone ambiguë, sans doute un monde intercalaire, ou une zone intermédiaire entre la terre et l'enfer. Ce texte s'éclaire depuis la découverte du roman inédit *Aux Lisières des Ténèbres* dont *Le Grand Nocturne* a repris une partie du thème et quelques épisodes.

Les Sept Châteaux laissent une insatisfaction au lecteur :

« Comment ne pas être alléché par un titre aussi beau que *Les Sept Châteaux du Roi de la Mer*? Pourtant c'est une superbe pirouette au lecteur que Jean Ray a dissimulé là derrière... »

Démètre Ioakimidis, *Fiction* n° 128

Pirouette au lecteur? Non, mais réutilisation d'un fragment de *Xénia*, roman ou nouvelle projetés et dont le héros devait être sans doute un marin du *Vaisseau Fantôme*, sinon le Capitaine lui-même. Et dont les fragments retrouvés figurent ci-après.

Visiblement Jean Ray a rassemblé le recueil en toute hâte, n'essayant même pas de compléter le texte inédit, parant au plus pressé, et comme dans le cas des *Crime de l'Arc-en-ciel* jouant sur la virtuosité qu'une centaine de *Harry Dickson* avait aiguillée.

« Les Cercles de l'Épouvante » *

Les contes des Cercles de l'Épouvante surprisent moins. Sur les dix nouvelles deux, « Le dernier Voyageur » et « Dürer l'idiot » sont repris de « La Croisière », les autres textes sont originaux : « La Main de Goetz von Berlichingen », « L'Assiette de Moustier », « Le Cimetière de Marlyweck », « L'Homme qui osa », « L'Auberge des Spectres », « L'Histoire du Wulkh », « Le Miroir Noir ».

Ces textes apparaissent, un peu en retrait de « La Croisière » ou du « Grand Nocturne », on n'y ébranlait plus les fondements du cosmos, la mystérieuse quatrième dimension en était absente, des destins individuels étaient seuls en jeu, le sort de la terre n'était plus mis en jeu comme dans « le Psautier » ou « la Ruelle ». Nous y retrouvions le monde classique des hantises, des vengeance, de la mythologie survivante, et de la mort présente dans deux des contes.

Ces contes, qui sont parmi les plus beaux textes courts de l'auteur, nous ramènent dans un inconnu attendu. Qu'un mort sorte de sa tombe, qu'un sorcier nous envoûte, qu'un homme soit prisonnier du décor peint sur une assiette, que les sirènes survivent en quelque mer brumeuse, nous sommes disposés à y croire dès que s'ouvre le recueil. Et la main maléfique courut dans bien des contes avant de se muer en un gantelet de fer vivant. Nous savons bien que l'inconnu, l'irrationnel peut se manifester à nous sous de pareils visages.

Seulement cette fois le masque est autre. Le récit emprunte les voies obliques de l'allusion et du sous-entendu. Jamais il n'est dit, dans « le Miroir noir », que la mort captive habite le fragment de charbon poli qui appartient au docteur Dee, pas plus que la sirène n'est nommée dans « l'Homme qui osa ». Quant aux mystères du « Cimetière » et de « l'Auberge » nulle clarté n'est braquée sur eux. Nous ne pouvons que deviner et imaginer, sans être certains de notre interprétation.

* Dans la partie de ce Cahier intitulée L'Œuvre, les textes en romain sont de Jean Ray et les textes en italique de Jacques Van Herp.